

C. GILBERT WRENN

Extraits d'une causerie prononcée lors de la première conférence triennale de la Société Canadienne d'Orientation et de Consultation (juin 1967).

Traduit par Réjean Charette

EVOLUTION DE NOS CONCEPTS DE COUNSELING SELON LES INFLUENCES DE LA CULTURE ET DU TEMPS

Je suis heureux de prendre part à cette première conférence triennale. J'ai traduit par le sentiment de participer à la naissance d'un organisme déjà en sante et vigoureux. L'autre jour j'ai interrompu, par inattention, une réunion de votre Conseil d'Administration, mais on fut assez bon de m'inviter à rester. J'ai prêté oreille, un instant, à la façon attentive selon laquelle votre Conseil d'Administration s'efforce de diriger le développement de cette nouvelle organisation. J'étais ému et plein d'espoir. Cette journée est la dernière d'une conférence d'envergure et bien planifiée. Il m'a été donné de participer à plusieurs centaines de conférences du genre aux Etats-Unis et, la vôtre, par l'équilibre de son programme, peut être comparée avantageusement à n'importe laquelle d'entre elles.

L'EVOLUTION DU COUNSELING

Vous me permettrez de consacrer une partie de mon exposé à l'étude de l'évolution du counseling. Je me suis souvent demandé: "Qu'est-ce que le counseling? et comment est-il venu en Amérique"? J'ai pu réunir, je pense, quelques idées qui me permettent d'en décrire le fondement, la nature et l'évolution. J'aimerais, ensuite, vous entretenir de ces changements dans notre culture qui affectent le counseling. Je vous parlerai, enfin, des changements dont est l'objet le counseling lui-même.

Je crois, qu'au départ, nous pouvons dire que la vie est un apprentissage, l'école étant une fonction organisée de la société qui permet de réaliser cet apprentissage d'une façon plus efficace et davantage incarnée au plan social. A l'école, le professeur et le counselor jouent chacun des rôles particuliers en aidant l'étudiant à se développer, à apprendre et à devenir une personne. Tous les deux sont des spécialistes. Bien enseigner est une spécialité; bien conseiller en est une autre. Le counselor est membre de deux équipes: en tant que membre du personnel et responsable de l'école comme institution, il appartient à l'équipe des éducateurs. Il fait partie, également, de l'équipe des services personnels à l'étudiant, dans la mesure où, comme spécialiste, il contribue directement à aider les étudiants et les professeurs. L'équipe des services personnels à l'étudiant est composée du counselor, du psychologue scolaire, du travailleur social, du médecin et peut-être même du préposé aux services d'entretien de l'école. Toutes ces personnes collaborent afin que l'école soit efficace et utile au développement des jeunes. De toutes ces disciplines, le counseling est probablement celle dont les effets touchent le plus de gens. Le counselor est responsable de l'ensemble de la population étudiante. A la différence du psychologue scolaire et du travailleur social, il ne s'intéresse pas seulement à des individus en particulier ou à un aspect spécifique de la personne de l'élève tel celui des relations entre la maison et l'école. Il s'intéresse à

l'ensemble de la population scolaire dans la mesure où il essaie d'aider les jeunes à faire le pont entre leurs expériences scolaires et leur développement personnel. Il s'efforce, d'une façon, d'aider les étudiants à dégager la signification actuelle et future de leur expérience scolaire. C'est là une responsabilité considérable qui touche beaucoup plus le plan développemental que le plan curatif.

Il fut un temps, dans l'histoire de notre pays, où le conseiller était considéré comme la personne qui s'occupait des étudiants-problèmes. Le principal en faisait sa main droite, lui référant les élèves difficiles. Cette façon de voir est désormais désuète, aux Etats-Unis, tout au moins. C'est au vice-principal que le principal, présentement, réfèrera les trouble-fête. Le conseiller est responsable du développement et de la croissance individuelle. Nous y avons mis un certain temps, mais nous avons réussi, chez nous, à opérer la séparation des rôles de conseiller et de chargé de discipline. Les conseillers n'ont plus de responsabilités disciplinaires. S'ils en avaient, ils risqueraient d'échouer dans leur responsabilité primordiale qui est d'encourager les étudiants à communiquer avec eux dans un climat de pleine confiance.

Nous avons vu le counseling se développer: d'une fonction générale indifférenciée qu'il était au début, il s'est transformé en une fonction hautement spécialisée. Ce phénomène est bel et bien américain. (Par américain j'inclus bien sûr et les Etats-Unis et le Canada, car nous nous ressemblons sur tant de points.) Nous ne saurions peut-être pas généraliser cette situation aux autres nations. D'autres pays posséderaient-ils des conditions de vie culturelle semblables aux nôtres, que le counseling, peut-être, serait utile à leur jeunesse comme il l'a été à la nôtre. Chose certaine, nous savons comment le counseling s'est développé en Amérique selon certaines de nos caractéristiques culturelles.

CARACTERISTIQUES CULTURELLES DE L'AMERIQUE

Une des caractéristiques les plus typiques de la culture américaine, quoique existante ailleurs, est l'accent mis sur le rendement individuel. Nous oeuvrons avec le concept de la chance égale et non pas avec celui de l'aptitude égale. De tous les pays, notre pensée a toujours été très claire là-dessus: chance égale ne signifie pas aptitude égale. Tout homme doit avoir la chance d'essayer, même s'il échoue, d'autant plus que l'échec s'avère parfois une expérience d'apprentissage très enrichissante.

Notre culture met aussi l'accent sur la mobilité. Les gens se meuvent, non seulement de façon géographique, mais aussi de façon sociale. Une personne peut monter et descendre dans l'échelle sociale, et elle peut se déplacer à travers tout le pays en terme de mobilité géographique. Ceci implique une forte dose de capacité de jugement et de choix, ainsi qu'une forme de flexibilité, cette flexibilité que les gens doivent posséder et que le counseling essaie de leur donner: souplesse et confiance dans le jugement porté sur eux-mêmes. Les concepts de l'importance de la personne humaine et du respect de soi sont valorisés chez nous. Nous croyons que chaque individu est responsable de lui-même. Nous croyons qu'il est extrêmement important que l'étudiant ait droit au chapitre des décisions prises à son sujet et qu'il a la responsabilité du choix. On ne choisit pas pour lui. Ceci n'est pas nécessairement vrai dans les autres pays du monde comme vous le savez. En Angleterre ils appellent encore les étudiants du niveau secondaire des "enfants". Et lorsque vous les

taquinez à ce sujet ils rétorquent: "Vous savez, ce n'est pas ce que nous voulons dire vraiment". Mais c'est vraiment ce qu'ils veulent dire! Ils les appellent des "enfants" et ils prennent les décisions à leur place. Mais les enfants se révoltent avec l'âge. A tout événement, la tendance à croire que les aînés devraient décider pour les jeunes existe. Ceci s'applique moins à notre continent. Et pour cause: nous recourons au counseling afin d'aider les jeunes à apprendre comment effectuer de bonnes et sages décisions et à assumer leur responsabilité face aux conséquences de leurs décisions. Ceci constitue l'arrière plan du counseling. C'est é le fond culturel qui lui a permis d'éclorre et de croître.

LA SITUATION DU COUNSELING

Permettez-moi, avant de nous arrêter aux changements culturels, de vous livrer quelques chiffres datant de 1965 sur les counselors aux Etats-Unis. On retrouve, au niveau secondaire, 42,000 counselors: leur nombre a augmenté de 10% par année depuis 1960. Ils sont 23,500 à plein temps: c'est là une augmentation de 140% depuis 1960. Par contre, le nombre de counselors à temps partiel, 18,500 en 1965, a diminué de 10%: c'est là un accroissement considérable de counselors à plein temps par rapport aux counselors à temps partiel. Nous nous sommes vite faits à l'idée que l'exercice du counseling constitue un travail professionnel à plein temps.

La proportion counselor-étudiants a diminué depuis 1958 alors qu'elle était de 1 pour 960. Selon les chiffres les plus récents que je possède cette proportion est passée, en 1964, à 1 counselor pour 507 étudiants. Nous sommes *encore très loin de la proportion* idéale de 1 pour 300. Seulement deux états aux Etats-Unis l'ont atteinte. Je formule toutefois certaines réserves quant au caractère révélateur de cette proportion idéale, car l'efficacité de services de counseling dépend également des autres ressources professionnelles ambiantes, tels les travailleurs sociaux, les psychologues et les autres travailleurs communautaires. Selon que vous pourrez compter sur ce type de support, selon que les professeurs se préoccupent du développement individuel, et selon la flexibilité de leurs interventions, la proportion counselor-étudiants peut être plus élevée sans affecter, pour autant, l'efficacité des services de counseling. Par contre, si le counselor reçoit à l'école peu de support dans son travail, alors la proportion counselor-étudiants devrait être de l'ordre de 1 pour 300, et encore serait-elle trop élevée.

LA NATURE ET LA VITESSE DE L'ÉVOLUTION CULTURELLE

Examinons de plus près maintenant, si vous le voulez bien, les changements relatifs aux facteurs culturels qui nous affecterons dans l'avenir. La considération de certains d'entre eux n'est pas très agréable, mais il nous faut les accepter comme faisant partie de la réalité, que cela nous plaise ou non. Le rêve n'est jamais une solution aux problèmes de la réalité. Toutes les générations antérieures, certes, ont dû faire face au changement. C'est là une loi du développement. Dans certains cas, nous pouvons parler de progrès, mais le progrès implique des éléments que le changement n'implique pas nécessairement.

Une caractéristique importante de notre monde actuel c'est qu'il change rapidement, très rapidement. Nous sommes les victimes étonnées du changement social et technologique et il n'existe aucun moyen de prédire la vitesse

des différents changements. Qui aurait pu prédire la nature de la violence qui s'est manifestée chez la jeunesse de notre pays, cette violence qui accompagne les phénomènes de la discrimination raciale et du mouvement en faveur des droits civils? La vitesse et l'amplitude des changements sont parfois consternantes. Essayant d'évaluer l'augmentation dans les connaissances factuelles et prenant comme point de départ la somme des connaissances acquises au temps du Christ, on a estimé que jusqu'à 1750, la quantité de connaissances avait doublé. Il a fallu 1750 années pour doubler, en nombre, les connaissances de l'homme. Cette information a doublé de 1750 à 1900. Elle a encore doublé de 1900 à 1950 et encore de 1950 à 1960. Le phénomène s'est probablement répété de 1960 à 1965. Il y a lieu d'être étourdi par la vitesse du changement et par la quantité d'informations disponibles. Aussi nous faut-il mécaniser nos données, faute de quoi, nous risquerons de nous perdre dans une jungle d'informations.

LA FAMILLE

Je voudrais vous entretenir de quatre sphères principales de changement qui, selon moi, ont des incidences particulières sur le counseling. L'une d'entre elles concerne la nature de la famille. La famille est une réalité dont le changement nous est pénible à considérer. Depuis quelques années je m'adresse en ces termes aux counselors répartis à travers les Etats-Unis: la compréhension de l'enfant dont vous vous occupez ne peut pas être modelée sur celle que vous avez connue dans votre propre famille ou dans les familles de votre époque. L'univers qu'était votre famille a disparu. Il vous faut étudier les familles telles qu'elles sont en 1967 et non pas telles qu'elles étaient en 1945.

La famille évolue à cause, surtout, de la place changeante qu'occupent les femmes dans le monde social et professionnel. Elle évolue à cause, également, de l'urbanisation: cette réalité qui veut que nous vivions ensemble dans de grands centres, et que les enfants soient beaucoup plus laissés à eux-mêmes plutôt que soumis à l'attention et à l'aide de l'adulte. La cohésion de la famille s'est beaucoup détériorée. Nous aurons beau dire qu'il ne doit pas en être ainsi, nous ne pourrions pas reculer. C'est ainsi, peu importe la façon dont il nous plairait le voir.

Ceux d'entre nous qui pensent que les mères de famille ne devraient pas travailler ne pourront rien changer à cet état de choses en disant que le travail des femmes mariées ne devrait pas exister. C'est là une réalité qui s'avère parfois difficile à accepter. Actuellement aux Etats-Unis 45% des femmes dont l'âge varie entre 18 et 64 ans travaillent à l'extérieur du foyer à un moment ou l'autre de leur vie. 39% de la population ouvrière totale des Etats-Unis, qui se chiffre à près de 78 millions maintenant, sont des femmes; plusieurs d'entre elles sont des mères de famille. En 1920, la femme-type au travail était célibataire et elle était âgée de 28 ans. En 1960, cette même femme est mariée et est âgée de 40 ans.

Quant à moi, je ne suis aucunement convaincu que la mère qui travaille en dehors du foyer cause un préjudice à ses enfants. J'ai consulté des sociologues de la famille et j'ai appris qu'il n'existe aucune évidence de recherche à l'effet que la mère qui travaille quelques heures par jour en dehors du foyer puisse nuire au développement de ses enfants. Deux heures de relation saine entre la mère et son enfant valent beaucoup mieux que dix heures de présence partagée: c'est là l'opinion de certains sociologues. Ils estiment également,

qu'au plan psychologique, plusieurs mères de famille gagnent à travailler une partie de la journée, ceci pouvant accroître leur propre sentiment de valeur personnelle. De toute façon, cette situation est la nôtre.

Des données datant de 1965 nous révèlent la proportion de femmes au travail en fonction de leur scolarisation: aux Etats-Unis, 31% des femmes au travail n'ont pas complété plus d'une 8e année; 45% ont terminé une 11e année; 54% sont des graduées du Collège. Compte tenu de ces proportions, il semble raisonnable d'affirmer que la proportion de femmes au travail croîtra avec leur scolarisation. Les derniers chiffres auxquels j'ai pu recourir indiquent que les jeunes filles fréquentent moins le collège que les garçons, la différence entre les deux n'étant pas considérable. Ceci signifie que plusieurs jeunes filles pourront compléter une ou deux ou même quatre années de collège. Ainsi la scolarisation accrue chez la femme s'accompagnera d'une participation accrue à l'emploi en dehors du foyer.

Il ressort de ceci que le counseling des filles revêt une importance particulière. Le counseling des filles est tout aussi important que le counseling des garçons. De fait, il s'avère plus difficile de conseiller les jeunes filles, parce que deux carrières s'ouvrent à elles; et plus la jeune fille est jolie et brillante, plus elle s'avère une candidate à deux carrières: le mariage et le travail.

L'URBANISATION

Le regroupement des gens dans les villes, l'urbanisation, constitue le second aspect du changement. Ce phénomène s'applique peut-être moins au Canada qu'aux Etats-Unis, mais il m'apparaît en être un d'ordre universel. Il y a de plus en plus de problèmes de circulation; et les gens vivent davantage rapprochés les uns des autres, ce qui diminue l'intimité; les cours extérieurs n'existent pas et on ne peut creuser le sol aisément. A ceci, s'ajoute le problème du brouillard dans les grandes villes, la pollution de l'air causant beaucoup de préoccupations. Les problèmes relatifs à l'urbanisation existent donc réellement.

Nous sommes de plus en plus préoccupés, également, par l'accroissement de la population mondiale: les statistiques témoignent de l'augmentation spectaculaire du taux d'accroissement de la population, ainsi que de la quantité de nourriture requise. Plusieurs personnes sont d'avis que le problème futur le plus crucial n'est pas celui de la guerre, ni celui de la bombe nucléaire, mais que le problème éventuel le plus explosif est celui de la population mondiale.

Avec cette augmentation de la population urbaine à un rythme deux fois plus rapide que celui de la population mondiale, le problème de la vie en grands groupes dans les villes implique la difficulté psychologique de la diminution du sentiment d'identité. Car, dans ces villes, vous vous retrouvez seul dans une école de mille élèves, seul dans la rue, ou seul dans un appartement d'un édifice groupant quelques centaines de personnes. La perte du sentiment d'identité est un problème sérieux.

LES CHANGEMENTS DANS LE MONDE PROFESSIONNEL

L'aspect le plus déconcertant ou peut-être même le plus significatif est celui de la mobilité de la structure du monde des emplois, ainsi que celui de l'importance du phénomène de la naissance et de la disparition des professions: le rythme en est très rapide et il va aller s'accélégrant. Certaines pro-

jections, dont je ne peux garantir l'exactitude, sont renversantes. L'une d'entre elles a été proposée par deux économistes récemment: la génération des vingt ou vingt-cinq prochaines années verra 40% du monde ouvrier s'adonner à des professions qui n'existent pas actuellement. Comment les conseillers vont-ils s'y prendre pour conseiller les jeunes à s'adapter dans un monde aussi mobile au plan professionnel? La réponse, pour sûr, est de les préparer à la flexibilité.

Il existe également une tendance croissante à valoriser de plus en plus l'éducation: que cette éducation porte sur la manière de vivre ou sur la façon de s'y préparer. Il se peut, au cours des deux prochaines décades, que nous ne puissions pas préparer une personne à faire son chemin dans le monde du travail avant l'âge de vingt-quatre ans. C'est une chose étonnante que de devoir retourner à l'école toute une vie durant. Il vous faut aider vos étudiants à réaliser que le fait de compléter une scolarité quelconque ne signifie à peu près rien, la graduation ne devenant qu'une étape dans la progression de l'éducation. Les gens devront retourner à l'école, souvent, croyez-moi, soit pour apprendre à mieux s'occuper d'eux-mêmes, pour apprendre à mieux utiliser leur temps libre, pour cultiver davantage leurs intérêts, soit pour changer d'orientation et pour prendre des directions professionnelles nouvelles. De plus en plus le retour à l'école s'imposera; et de plus en plus le mot graduation ne signifiera pas autre chose que commencement.

Face à ce phénomène de la spécialisation et de l'éducation accrue, il faut toujours se rappeler que ce n'est pas la majeure partie de nos étudiants qui se dirigent vers le collège et qui occupent des emplois exigeant un haut degré de spécialisation. Les dernières données que j'ai pu me procurer indiquent que 45% des finissants des "high schools" américains s'inscrivent à un cours de collège ou à autre conduisant à une formation post-secondaire. Mais le taux d'amortissement ici est très considérable. Certains de ces étudiants iront au collège pendant un an et nous pouvons faire en sorte que cette année leur soit rentable. Les demandes d'admission au niveau du collège junior étant très élevées nous pouvons compter sur deux années productives. Il demeure cependant que, de façon générale, la majeure partie de notre population occupe des emplois qui ne sont pas très spécialisés.

En dépit de la nécessité de la spécialisation et du développement technologique que nous devons nous donner en vue d'assurer un meilleur leadership, la grande part du travail est encore effectuée par des gens qui ne sont pas très spécialisés. Le conseiller aura donc à travailler encore avec les nombreux jeunes qui ne se dirigeront pas vers des métiers spécialisés, mais plutôt vers des métiers de services cléricaux et non techniques. Il devra, de plus, s'occuper de cette importante minorité de ceux qui poursuivent au niveau du collège. Alors il devra faire face à la pression des parents qui disent: "faites en sorte que mon garçon s'inscrive au collège". Chez nous, c'est là le drame. Je dis bien drame, car j'estime que l'effort qui est fait pour contenir cette pression signifie qu'il y aura plusieurs autres garçons et filles qui seront négligés.

Je pense qu'en tant que conseillers il nous faut décider d'utiliser notre temps ou de l'investir de la façon la plus rentable possible, et cela, auprès de la majorité plutôt que de la minorité. Car, sans doute, c'est la majorité qui possèdera le droit de vote. C'est la loi de la majorité qui déterminera nos réformes sociales futures. Le degré d'attention que nous porterons à la majorité déterminera d'une certaine façon l'avenir de notre civilisation.

LES CHANGEMENTS DANS LES VALEURS

Les changements relatifs aux valeurs sont encore de ceux qu'il n'est pas facile d'accepter. Plusieurs d'entre nous préféreraient peut-être qu'il n'en soit pas ainsi, mais c'est ainsi. Il m'est arrivé d'énoncer que la vérité n'est pas fixée de façon absolue, mais qu'elle est continuellement en évolution, je parle de la vérité nouvelle et empirique. La naissance de la vérité empirique, qui se substitue aux anciennes vérités, et, partant, la valeur du concept de vérité est celle d'un concept qui n'est pas statique, mais flexible, mobile, modifiable. Il nous faut enseigner les faits d'aujourd'hui comme étant ceux d'aujourd'hui. Demain, ils ne seront pas nécessairement les mêmes. Plusieurs de nos programmes d'études suggèrent de confier à nos étudiants des blocs de connaissances à apprendre; ceci étant appris, le tour est joué! Le reste de leur vie devra se dérouler sur le fondement de ces acquisitions. Mais les faits changeront dans les cinq ou dix prochaines années. Leurs esprits seront alors encombrés d'un tas de vieilleries dont ils devront se débarrasser. Mais une fois que tout est bien entassé et bien protégé par des systèmes d'alarme, peut-on s'en débarrasser facilement? Il nous faut absolument informer les gens que leur apprentissage actuel repose sur ce que nous savons. C'est là la vérité présente; la vérité de demain sera possiblement différente, et nous devons les sensibiliser à l'apprentissage de la vérité nouvelle.

Ceci constitue un changement dans nos valeurs dû à notre dépendance de la science et surtout à la déification dont elle est l'objet. Je suis, selon moi, un scientifique oeuvrant dans le champ de la psychologie et du comportement humain. Je crois dans l'exploration méthodologique et systématique du comportement humain. Je pense que la science a beaucoup fait pour nous, en ce sens qu'elle nous a aidés à penser de façon plus prudente, en ne généralisant pas à partir de situation spécifique. Ainsi, la science nous évite d'affirmer: "puisque tel homme se comporte de telle façon, je sais que tous les autres hommes agissent ainsi". Nous avons vraiment progressé dans notre compréhension de la nécessité des échantillons pris au hasard d'une population. Si cette condition n'est pas respectée, il nous est impossible de généraliser à l'ensemble de la population. C'est ce que la science nous a appris. (Les professeurs aussi par la même occasion, doivent l'apprendre de façon à ce qu'ils ne généralisent pas à partir des quelques étudiants dont ils ont la responsabilité et qu'ils n'assument pas que tous les garçons sont pareils.)

C'est là un aspect de la situation, mais un aspect important. Un autre aspect réside dans le fait que nous avons commencé à penser la science non pas en tant que méthode mais en tant que valeur: une démarche qui n'est pas scientifique n'est pas une démarche très importante. Ce fait gouverne nos rêves, notre imagination, notre poésie, nos arts, nos humanités, et notre théologie. Prendre pour acquis que ces réalités n'existent pas vraiment, même si vous ne pouvez les chiffrer sur un tableau, constitue un changement dans les valeurs dont je m'inquiète. De fait il y a deux côtés à la médaille: la science nous informe de la nécessité d'être prudent dans notre pensée, mais elle ne devrait pas nous dicter que seul ce qui est scientifique est vrai, utile, valable, ou significatif.

Un autre changement dans les valeurs consiste dans l'importance accordée à l'indépendance. Nous avons toujours assumé que tous et chacun doivent se développer vers une plus grande indépendance. Nous pensons

actuellement que l'indépendance n'est probablement pas aussi importante que l'interdépendance, ou peut-être même que la compréhension de la dépendance. Nous dépendons tous les uns des autres. Pour apprendre cette valeur de la dépendance, nous devons l'admettre sans perdre le respect de nous-mêmes, et être capable de dire: "sans toi je ne saurais exister, et tu est tout aussi important que moi". Le concept de l'indépendance signifie que je suis ce que je suis, que je suis important, mais que je peux aussi me débrouiller moi-même. Mais personne ne peut se tirer d'affaires complètement seul. Surtout pas dans cette société complexe, automatisée, urbanisée, et centrée sur l'acquisition des connaissances qu'est la nôtre.

Il existe aussi un autre changement dans les valeurs qui s'exprime dans une signification différente du travail. On a considéré le travail comme étant une vertu peu importe la nature du travail lui-même. Il était valable simplement parce qu'il était du travail. Les jeunes aujourd'hui disent "zut" au travail: "cela ne tient plus". "Je peux vivre sans travailler beaucoup". Et ceci ne signifie pas nécessairement qu'ils vont nécessairement devoir s'appuyer sur les autres. Ils disent: "je peux travailler quatre heures par jour et non pas huit", et encore: "je peux travailler tant de semaines dans l'année". Ils affirment également: "ce que vous appelez travail ne m'apparaît pas personnellement si intéressant et si important". Travailler beaucoup est dévalorisant; c'est une insulte surtout à l'intégrité d'une personne, en ce qui concerne, du moins, ce genre de travail auquel les hommes doivent s'adonner.

Ainsi donc le concept du travail évolue. Ce n'est plus le travail pour le travail, c'est "la nature du travail qui importe" et "l'objectif poursuivi en travaillant". La majorité des gens travaillent dans ce que Havighurst a appelé les "societal maintenance occupations". Le tiers des gens seulement exercent des métiers dans lesquels ils se sentent engagés, dans lesquels ils donnent de leur personne et pour lesquels le travail revêt une signification dans la mesure où il est un prolongement d'eux-mêmes. Il y a une autre sorte de travail qui consiste à maintenir la société en marche: mais les travailleurs n'y livrent rien d'eux-mêmes. Ces gens doivent prendre leur satisfaction en dehors de leur emploi régulier.

Je crois également que nous, conseillers et professeurs, commettons probablement une erreur sérieuse en assumant que la profession exercée par notre client va déterminer la sorte de personne qu'il deviendra, et cela, simplement, parce que notre travail nous importe. Ceci n'a plus de raison d'être. "L'élaboration du concept de soi dans une profession", est une très belle phrase, n'est-ce-pas? Que vous puissiez devenir ce que vous voulez être à travers votre profession n'est vrai que pour une faible proportion de gens. Ce ne sera certainement pas le cas de la plupart des jeunes que vous aurez à conseiller.

Quant à moi, je me suis fait une nouvelle morale du travail que j'ai pu résumer dans une phrase succincte: "l'objectif du travail est de réaliser quelque chose qui a une signification personnelle pour vous et que vous considérez comme étant une contribution à la société, que vous soyez payé ou non pour cette activité". Il n'y a pas de travail qui soit éthique à moins de comporter une signification pour la personne qui le fait. Et le travail qui peut être vraiment significatif pour vous peut fort bien ne pas être rémunéré.

Un autre changement dans les valeurs touche celui des relations des jeunes avec les adultes et leurs égaux. Les jeunes d'aujourd'hui ont beaucoup moins tendance à se modeler sur nous comme c'était le cas des dernières générations. Ils dépendent beaucoup plus de leurs égaux que des adultes pour l'acquisition de leur valeur, de leur identité et de leur modèle. Il se peut, encore ici, que ce phénomène ne nous réjouisse guère. Il existe pourtant. Et ceci s'explique bien. Il se peut que les jeunes d'aujourd'hui, les "mods" actuels, aussi complexes qu'ils puissent nous paraître, soient plus près de la réalité que nous, les adultes. Ils sont peut-être plus adaptés aux conditions de vie de 1967 que je le suis moi-même. Si tel est le cas, sur qui ces jeunes s'appuieront-ils pour découvrir des modèles, une identité, des valeurs? Non pas sur moi, je pense, mais sur leurs égaux. Ce fait, nous devons le reconnaître, constitue un changement dans les valeurs.

QUELQUES PARADOXES

Maintenant j'aimerais faire ressortir quelques paradoxes, *présentement caractéristiques de notre monde en évolution*. Le premier est à l'effet que même si nous désirons prendre plus de responsabilités personnelles, nous savons néanmoins que le gouvernement va augmenter son emprise sur les individus et la société. Ceci va se produire pour toutes sortes de raisons, Mesdames et Messieurs, que nous en soyons contents ou non. En effet, à moins de contrôler une forte portion de l'électorat—ce qui n'est pas le cas, car nous ne sommes pas assez nombreux, et notre pouvoir comme éducateurs n'est pas considérable—nous ne changerons probablement rien de cette tendance qu'ont nos gouvernements à influencer de plus en plus la vie de l'individu dans la société, que ce soit au plan éducatif, social ou médical. Dans une telle conjoncture qu'arrive-t-il de notre sentiment de responsabilité personnelle? Comment nous préserver de ce danger?

Le deuxième paradoxe vient du fait que nous vivons dans une société industrialisée. Notre univers pullule de choses et de "gadgets": il y en a pour la barbe, pour le maquillage, pour laver la vaisselle et ainsi de suite. Nous sommes envahis de trucs qui disparaissent rapidement. La pression économique nous les fait fabriquer de telle sorte qu'ils soient vite dépassés et que de nouveaux soient en vente. C'est pourquoi nous meublons nos maisons et nos garages avec des foules d'accessoires. Le paradoxe peut s'exprimer de la façon suivante: allons-nous posséder les choses ou sont-ce les choses qui vont nous posséder? Deviendrons-nous obsédés par la possession au point de juger du succès et de l'efficacité dans la vie au nombre d'articles que nous fournit notre société prospère et industrialisée?

Troisième paradoxe: je dois consacrer beaucoup de temps à ma profession pour y réussir: je dois travailler fort, je dois étudier, je dois m'immerger dans ma profession afin d'avancer. Mais, ce faisant, quel risque ne prends-je pas de me perdre? Si je me confonds avec ma profession je perds mon identité: je deviens prisonnier de ma profession. Je ne suis plus une personne, mais un professeur, un counselor, ou un banquier. Ce phénomène se reproduit très fréquemment dans notre société: nous identifions une personne par son travail. Mais je pense que de plus en plus, en nous dirigeant vers une formation spécialisée nous arrivons au point où le paradoxe se traduit comme suit: est-ce que je peux réussir dans ma profession tout en conservant mon autonomie personnelle?

Quatrième paradoxe: ma religion et le changement. Pourquoi mon concept de la pratique religieuse et celui de Dieu ne peuvent-ils changer avec le reste de ma culture? Pourquoi me sentir coupable des idées nouvelles qui m'assaillent concernant la nature de Dieu et la façon dont je le sers? Devrais-je conserver cette façon d'agir qui prévaut depuis des centaines d'années? Dans ce conflit, dois-je prendre le risque de conserver un aspect de ma vie à l'état fixe et inchangeable, c'est-à-dire de le pétrifier pour le ranger quelque part, alors que tout le reste de ma vie est en progression? Est-ce raisonnable? Le paradoxe, c'est le suivant: pourquoi ma religion serait-elle immuable alors que tout le reste de ma vie et de mon être change?

Un autre paradoxe: quelles convictions dois-je avoir et à quel sujet? Si la vérité est changeante, si les conditions de vie sont changeantes, mes convictions risquent d'être au moins éphémères. Elles doivent se traduire dans des engagements circonscrits par le moment présent. Avec Allport, je crois à la sorte de principe suivant: la vérité est approximative; donc, et encore par principe, je dois alors m'engager de façon entière vis-à-vis la vérité telle que je la connais actuellement. Je dois baser ma vie sur cette vérité, même si je sais fort bien qu'elle est approximative. Et j'avoue qu'il me faut beaucoup plus de courage pour fonder ma vie sur une vérité dont je sais qu'elle va changer que pour assumer que cette vérité ne changera jamais. Je veux parler ici de la vérité empirique, professionnelle, sociale.

Dans *The Saturday Review*, il y a de cela plusieurs années, John Ciardi affirmait ceci au sujet du "courage de ma confusion": je souhaite, disait-il, que nous puissions enseigner aux jeunes qu'il est plus important d'avoir le courage de leur confusion que d'avoir celui de leur conviction, ou que c'est au moins tout aussi important d'admettre qu'il y a des choses que nous ne connaissons pas, et d'être suffisamment courageux pour l'admettre. Je puis fort bien croire que mon auto est de la meilleure marque jamais construite, ou que c'est en Arizona qu'il est le mieux de vivre, mais dois-je être convaincu qu'il faille tuer les gens au nom de la pitié, ou qu'il faille peupler la terre tout en faisant mourir les gens de faim? Dois-je être convaincu du fait qu'il me faille fabriquer des objets et m'en débarrasser aussi rapidement que possible de façon à maintenir l'économie stable? Puis-je me permettre de semblables convictions? Ne devrais-je pas plutôt dire qu'actuellement je ne sais pas, et décider que faire état de ma confusion est tout aussi important que faire état de mes convictions? Ciardi affirmait "il y aura toujours plus de questions que les penseurs n'en pourront résoudre même si les irréflectifs auront toujours une réponse rapide à leur disposition". J'ai lu quelque part cette sentence: "un fou est une personne qui propose une réponse brève à une question complexe".

LES CHANGEMENTS DANS LE COUNSELING

Toujours en termes de l'analyse du changement culturel, je désirerais maintenant consacrer quelques minutes à l'étude du counseling:

1. Le premier changement à subvenir dans le counseling, je pense, est l'établissement d'une différence entre le counseling au niveau élémentaire et secondaire. Cette différence est d'importance majeure. Verne Faust, qui écrit un volume sur le counseling au niveau élémentaire—ce livre sera publié par Houghton Mifflin dans la série que j'édite—est un individu créateur qui croit fermement, qu'au niveau élémentaire, le counselor doit accorder beaucoup

d'attention aux aspects cognitifs du développement. Le fait de soutenir cette proposition l'oblige à se définir principalement comme un assistant du professeur et à passer beaucoup plus de temps avec les professeurs qu'avec les élèves mêmes.

Dans le passé, les conseillers au niveau secondaire avaient plus ou moins scindé les rôles. Le professeur s'intéressait aux aspects intellectuels et scolaires tandis que le conseiller s'occupait des dimensions sociales et professionnelles du développement. Résultat: un schisme qui, selon moi, est tout-à-fait inutile. Mon opinion actuelle à ce sujet est la suivante: plusieurs des problèmes émotifs ou sociaux auxquels sont confrontés les étudiants disparaîtraient si nous portions plus d'attention aux aspects du développement intellectuel des jeunes et si nous les aidions, particulièrement au niveau élémentaire, à tirer plus de satisfaction intellectuelle de leur vie d'étudiant.

On voit ici également que l'influence de l'histoire se fait sentir. Au niveau secondaire le conseiller avait la responsabilité de contribuer à la solution des problèmes dont le professeur, faute de temps et de connaissances appropriées, ne pouvait s'occuper. Puis les conseillers ont ressenti le besoin d'être aidés par des psychologues scolaires et par des travailleurs sociaux. Ces spécialistes furent intégrés à l'organisation déjà existante. Mais le conseiller y était déjà. Ce qui n'est pas le cas, présentement, au niveau élémentaire; car les professeurs y sont déjà préoccupés par le bien-être individuel des étudiants. Les psychologues scolaires firent leur entrée très tôt et offrirent aux professeurs leur assistance dans la solution des difficultés de certains élèves. De sorte que cette fois-ci, le conseiller est introduit dans une équipe de spécialistes déjà constituée afin de leur offrir sa collaboration. Son rôle est d'aider les professeurs et les parents à mieux faire face aux problèmes normaux de développement scolaire des élèves.

2. Je pense qu'une définition nouvelle du counseling professionnel s'impose dans les écoles secondaires de notre pays. Je désirerais ramener ici, comme je le mentionnais plus tôt, le concept démodé de la vocation en tant qu'engagement à vie. C'est là un concept religieux: être "appelé". Antérieurement, la seule personne qu'on disait "appelée" était celle qui se destinait à la vie religieuse. Peut-être aussi pourrions-nous considérer la *vie* comme une exigence à devenir *une* personne, et de là, considérer la vocation comme un engagement à *vivre*. Vivre de façon efficace et pleine constitue vraiment notre appel, car somme toute, la profession n'est qu'une partie seulement de la vie. Le counseling professionnel devrait recouvrir beaucoup plus, peut-être, que la stricte profession.

Si nous nous arrêtons à examiner le choix professionnel dans son sens le plus large—de toute façon c'est une activité extrêmement complexe—il implique beaucoup plus que la capacité de faire quelque chose. Il est beaucoup plus qu'une simple question de savoir si je peux faire "quelque chose"? La question est plutôt celle-ci "veut-il?" "sera-t-il?" "cela répond-t-il à ses besoins?" Il s'agit là, je pense, d'ajouter l'attitude à l'aptitude.

Le counseling professionnel est extrêmement différent d'une simple activité d'administration de tests, d'examen des potentialités d'un individu, d'évaluation des exigences des différentes professions ou d'accouplement des aptitudes et des exigences professionnelles. Malheureusement, quantité de jeunes n'ont même pas bénéficié de cette sorte de counseling professionnel.

Un grand nombre d'entre eux pourraient en profiter mais ils ne le font pas. Non pas qu'ils soient mal intentionnés, mais ils ne le font pas; car cette approche ne correspond pas à ce qu'ils pensent retirer de la vie. Le counseling professionnel, sans doute, consiste d'abord à aider une personne à identifier ses besoins et ses ressources, puis à découvrir le type de milieu qui peut satisfaire ses besoins, et à déterminer, enfin, le niveau d'éducation requis pour accéder à ce milieu. Le niveau d'éducation varie, évidemment, avec les personnes. Actuellement, les professions sont étudiées sous forme de regroupement et les niveaux d'accès y sont multiples. Notre responsabilité, en dernier ressort, est de déterminer jusqu'à quel point notre client peut accéder à ce milieu de vie compte tenu de ses capacités d'étude, de sa détermination à l'étude, ou de ses ressources financières.

3. Le troisième changement dans de counseling est le suivant: on le voit comme étant une vaste fonction sociale. Les secteurs d'exercice du counseling sont nombreux: counseling industriel, counseling de réadaptation, counseling d'emploi, ainsi de suite. Le counseling est véritablement devenu une fonction, une fonction sociale qui s'infiltré dans plusieurs secteurs de la vie. Cette tendance est nouvelle.

4. J'ai déjà fait allusion à la question des conseillers employés à plein temps et bien préparés professionnellement. Le counseling ne peut plus s'exercer à temps partiel. Si le principal voit le conseiller comme un collaborateur à la solution de ses difficultés administratives, les deux, tant le conseiller que le principal doivent s'efforcer de comprendre ce qui suit. Le conseiller en tant que membre de l'équipe éducative doit partager certains problèmes de l'administration. Il est important, cependant, que ce partage se fasse selon les deux critères suivants. Premièrement, cette part de responsabilités administratives l'emporte-t-elle sur les attributions professionnelles spécifiques du conseiller? J'avoue franchement que si plusieurs parents connaissaient les attentes formulées à l'endroit du conseiller, et s'ils savaient de quelle façon leur enfant ne reçoit pas toujours du conseiller l'aide à laquelle il doit s'attendre, le principal serait souvent en difficulté. Deuxièmement, les conseillers et les principaux devraient se demander si ces responsabilités administratives n'affecteront pas l'image du conseiller chez les étudiants et les professeurs. Si l'on veut développer du conseiller l'image d'une personne fiable qui ne trahit pas les confidences des gens, auquel on peut parler de tout, qui n'a pas d'autorité administrative et qui n'est pas biaisé dans la considération de tels sujets, alors, rien de ce qu'on lui demande de faire n'est étranger à l'établissement ou à la destruction de cette image.

5. Nous sommes en mesure de voir, par conséquent, jusqu'à quel point le counseling repose sur des attitudes plutôt que sur une préparation professionnelle. En tant que responsable de la formation de conseillers je peux aider à former une personne qui se soucie de l'humain—êtes-vous vraiment soucieux de ce qui arrive aux petites gens, aux personnes importantes ou à toutes personnes en général—et je peux contribuer à développer cette attitude, à l'incarner davantage dans la vie de l'étudiant-conseiller. Je peux aider cette personne à se préparer au plan professionnel, mais si elle n'a pas cette attitude fondamentale du souci de la personne humaine, la meilleure préparation au monde ne réussira pas à faire de lui un vrai conseiller.

J'ai voulu porter une attention particulière à deux mots ayant un carac-

tère allitératif. L'un d'eux est "contemporain" (contemporary): comment pouvons-nous faire en sorte que nous-mêmes et les autres soyons de notre temps? Le second est le "souci de l'humain" (caring): comment découvrir si les gens ont suffisamment le souci de l'humain pour devenir counselors? J'ai mis quelques quarante années à le découvrir en aidant des gens à devenir des counselors. J'ai finalement réalisé que si je n'avais pas réussi à évaluer adéquatement non seulement les capacités des étudiants à travailler au niveau gradué, mais aussi leur aptitude naturelle à se soucier des autres, à sortir d'eux-mêmes, à s'engager vraiment, à communiquer avec une autre personne dont ils ont vraiment le souci, alors toute l'aide que j'ai pu apporter à ces étudiants de niveau gradué aurait été du temps perdu. Il existe des étudiants qui pourront fort bien se développer dans une voie qui leur permettra de réaliser des choses très utiles, mais qui ne pourront jamais devenir des counselors.

Permettez-moi de terminer, enfin, en citant ce passage de l'essai de Kahlil Gibran sur le travail dans *Le Prophète*. Je pense, qu'en tant que counselors, nous aurions tout intérêt à développer et à vivre ce genre d'attitude vis-à-vis le travail.

You work that you may keep pace with the earth and with the soul of the earth.

For to be idle is to become a stranger unto the seasons, and to step out of life's procession, that marches in majesty and proud submission towards the infinite

Always you have been told that work is a curse and labour a misfortune.

But I say to you that when you work you fulfil a part of earth's furthest dream, assigned to you when that dream was born.

And in keeping yourself with labour you are in truth loving life,

And to love life through labour, is to be intimate with life's inmost secret

You have been told also that life is darkness, and in your weariness you echo what was said by the weary.

And I say that life is indeed darkness save where there is urge,

And all urge is blind save when there is knowledge,

And all knowledge is vain save when there is work,

And all work is empty save when there is love;

And when you work with love you bind yourself to yourself, and to one another, and to God.

And what is it to work with love?

It is to weave the cloth with threads drawn from your heart, even as if your beloved were to wear that cloth.

It is to build a house with affection, even as if your beloved were to dwell in that house.

It is to sow seed with tenderness and reap the harvest with joy, even as if your beloved were to eat the fruit

Work is love made visible.

And if you cannot work with love but only with the distaste, it is better that you should leave your work and sit at the gate of the temple and take alms of those who work with joy.

Ainsi le souci de l'humain et la nécessité d'être de son temps, c'est-à-dire d'être à date dans nos modes de penser ou dans les valeurs contemporaines constituent deux aspects fondamentaux du counseling qu'on ne peut dissocier. Vivre ces deux aspects du counseling exige d'une personne qu'elle se donne entièrement à son travail.